title : Journal de l’Empire (1808-08-25), Théâtre français, *Le Misanthrope*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/le-misanthrope

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 25 août 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. Débuts de Mlle Émilie Leverd. *Le Misanthrope*, et *les Trois Sultanes*.

On avait déjà vu Mlle Émilie Leverd dans ces deux pièces, le premier jour de ses débuts : on la voit plusieurs fois la semaine en différents rôles, et le désir de la voir ne fait qu’augmenter. Cette dernière représentation avait attiré une foule extraordinaire : on savait, il est vrai, qu’on y entendrait une cantatrice de l’Opéra ; c’était une nouveauté au Théâtre Français, et jamais aucune nouveauté ne manque son effet. En outre, le bruit s’était répandu que la débutante devait danser au pas au second acte des *Trois Sultanes* : qu’il n’en fallait pas davantage pour enflammer la curiosité. Mlle Émilie Leverd avait eu réellement l’intention dans le rôle de Roxelane, d’unir la danse à la musique, comme un moyen de plus de développer ses grâces et de subjuguer le sultan : il lui était d’autant plus facile de se donner cet agrément nouveau, qu’elle a consacré à Terpsichore les premiers de ses talents. Déjà même elle se préparait à mettre en œuvre ce genre de séduction : et pour mieux assurer son succès, elle prenait des leçons de la reine des Grâces, ou, ce qui est la même chose, de madame Gardel, lorsque la réflexion est venue borner l’essor de sa coquetterie. Qui croirait qu’une belle fût capable de subordonner à la prudence le désir de plaire, et que la sagesse présidât à ses entreprises galantes. La débutante a eu peur d’irriter encore la jalousie déjà trop animée ; elle a pensé que c’était un assez grand crime d’être belle et bonne actrice : qu’il y aurait peut-être un excès de prétention à vouloir être encore agréable danseuse : que cette insatiable ambition de tout charmer allait répandre l’alarme au camp de ses rivales : bref, elle a su mettre des bornes à son triomphe. Sans pitié pour les amateurs, ou peut-être par égard pour leur faiblesse, elle les a privé, de ce pas voluptueux qui devait achever de leur tourner la tête : elle ne leur a donné qu’un petit air délicieux, où elle s’accompagne elle-même de la guitare ; et c’était bien assez pour les enchanter, pour les ravir. Quand on est aussi riche en moyens de plaire que Mlle Émilie Leverd, on peut impunément user d’économie.

On dansait autrefois dans ce second acte ; mais ce n’était pas Roxelane qui dansait, c’était Elmire ; Dalia chantait : ces deux sultanes se disputaient le mouchoir ; le cœur de Soliman était au concours : Roxelane à l’écart leur laissait le champ libre ; elle fredonnait légèrement au piano plutôt qu’elle ne chantait, sans paraître se douter que le sultan ne voyait, n’entendait qu’elle. La scène était plus animée qu’elle ne l’est aujourd’hui ; mais alors on ne songeait qu’à faire valoir la pièce en multipliant ses agréments. Cela serait aujourd’hui fort inutile le parterre, vrai sultan, ne voit et n’entend que l’actrice qui joue Roxelane.

Madame Granier, jeune et jolie cantatrice de l’Opéra, a été très-bien accueillie au Théâtre-Français ; le public s’est piqué de lui en faire les honneurs. Sa figure et sa grâce, l’élégance et la richesse extraordinaire de sa parure ont d’abord fixé les regards ; mais bientôt sa voix mélodieuse s’est emparée de toute l’attention. Elle a chanté avec un goût exquis l’air de Panurge, *Chacun soupire dans ce séjour*, etc. ; air qui peint assez bien l’espèce de langueur que doit éprouver un sultan au milieu de cinq cents femmes, dans un sérail, où il bâille plus qu’il ne soupire.

Lafond rend fort bien le rôle du sultan. Le Soliman de la pièce est un héros en robe ; il sait rabaisser à propos de la majesté tragique : car Soliman est un héros en robe de chambre. Baptiste court trop après la farce : il y a dans son rôle plusieurs jolis détails qui sont perdus. On pourrait retrancher de la pièce quelques superfluités, entre autres les réflexions de Roxelane sur l’utilité de la haine. Le style du luxe ; on y aperçoit une affectation de morale très déplacée dans la bouche d’une petite folle : la recherche et le marivaudage se font sentir en plusieurs endroits. La conversation des trois sultanes est froide et de pur remplissage ; enfin, les prétentions de la coquetterie française, et l’extrême frivolité de nos mœurs à cette époque, sont étalées avec une partialité aveugle, non comme des ridicules à éviter, mais comme des modèles à suivre. L’ouvrage n’en est pas moins extrêmement piquant, par cette opposition très théâtrale du despotisme de la beauté au despotisme de la force :

Vous êtes grand-seigneur et moi je suis jolie ;

On peut aller de pair,

Dit Roxelane. Ce trait est emprunté du dialogue de Fontenelle, où la courtisane Pryné se compare avec Alexandre, et lui dit, «  que s’il est un grand conquérant, elle est une aimable conquérante. » Dans aucune autre pièce, le manège de la coquetterie et l’art de séduire les hommes n’est plus ennobli et plus approfondi.

Mlle Émilie Leverd a joué dans les deux pièces avec le même talent, deux coquettes très différentes. Célimène est la plus coupable et la plus odieuse, parce qu’elle est incapable d’aimer, et parce qu’elle se joue de l’amour d’un honnête homme. Roxelane est bien plus excusable, parce qu’elle n’est ni insensible ni perfide, parce qu’elle n’emploie cet art dangereux de plaire que pour corriger l’orgueil d’un despote, faire son égal de son maître, et donner à l’amour la victoire sur le préjugé.

Favart (car c’est lui qui est l’auteur des *Trois Sultanes*, et non l’abbé de Voisemon, ni madame Favart à qui on les a faussement attribuées). Favart a fort embelli le conte de Marmontel. On a retenu quelques-uns de ses vers entre autres ceux-ci :

Le sentiment est beau, mais il n’amuse pas. […]

Et l’on n’a jamais plus d’esprit

Que lorsqu’on ne sait ce qu’on dit.